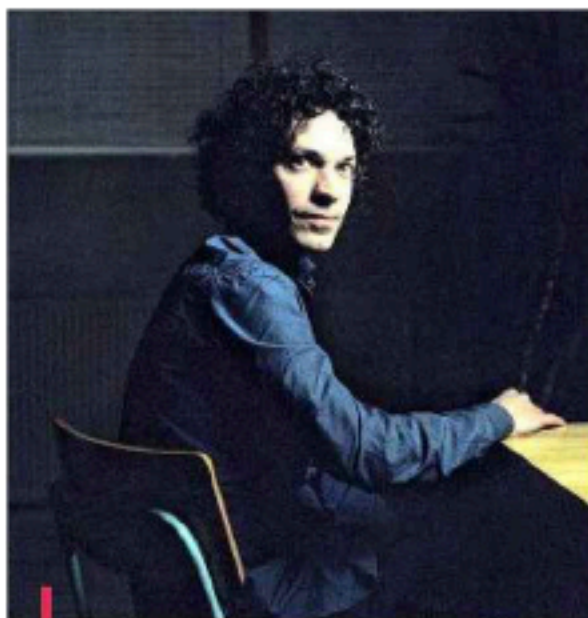


ROMAN

Nouvelles illusions perdues



Rien de très neuf dans le décor du roman de Pierre Ducrozet "La vie qu'on voulait", à l'exception, et c'est l'essentiel, d'un ton, d'un style.

Ils sont cinq, âgés de vingt ans environ, en l'an 2000. Cinq en état presque fusionnel, issus de milieux socio-culturels très différents. Réunis par les fruits du hasard, des affinités électives ou au gré des événements politiques partagés, ils souhaitent au sortir de l'adolescence de changer le monde, le rêver surtout, proche et délirant, peuplé de chocs émotionnels fondateurs. Donc, rien de très neuf dans le décor du roman de Pierre Ducrozet : *La vie qu'on voulait*, récit en trompe-l'œil qui brosse le portrait d'une jeunesse européenne parti à l'assaut d'un idéal de concorde, d'harmonie et de fraternité.

Rien de nouveau à l'exception, et c'est l'essentiel pour une œuvre littéraire, d'un ton, d'un style, d'une manière précise de poser les décors, et de développer une histoire construite sur des dialogues précis inclus dans des phrases courtes. Il y a chez l'auteur un refus de la nostalgie qui tranche avec les désillusions exprimées par ses personnages. Parmi eux, Manel, que l'on retrouve au début du récit, inanimé sur les bords de Seine. A son chevet, Lou, qui l'a beaucoup aimé. Plus loin, Eva qui pense que l'Europe est "une espèce de désastre, une étendue en ruines". Quentin, le pote de Ma-

nel, qui travaillant dans une entreprise de produits laitiers, se fait appeler Camille, prénom qui sonne à ses oreilles "si frenchy". Sans oublier Théo, le frère d'Eva qui, ayant beaucoup boulingué, se démarque de Blaise Cendrars, Jack Kerouac, et Nicolas Bouvier, en affirmant que "la route est peuplée d'imbéciles" et qu'elle "sent la fosse sceptique".

Pierre Ducrozet mélange leurs caractères, et, le temps d'une enquête psychologique ayant pour dessein de nous faire comprendre ce qui est arrivé à Manel, nous projette dans un voyage où l'intime semble la destination finale de nos antihéros modernes. Escale au passage à Paris, Londres, Barcelone, avec Berlin en ligne de fuite, en ligne de mire, en point ultime. L'auteur évite les raccourcis idéologiques commodes, et décrit une société ivre d'images et de profits où les corps sont à vendre comme les autres marchandises. Les derniers chapitres nous éclairent davantage sur les motivations des uns et des autres, on ressort de cette fiction assez remis. C'était *La vie qu'on voulait*. C'est devenu "le roman qu'on voulait lire".

Jean-Rémi BARLAND

"La vie qu'on voulait" par Pierre Ducrozet. Ed. Grasset | 245 pages, 17,90€